



HAL
open science

La restauration de l'église de Pierre Ronde (Beaumesnil) : l'apport de l'archéologie du bâti

Frédéric Epaud

► To cite this version:

Frédéric Epaud. La restauration de l'église de Pierre Ronde (Beaumesnil) : l'apport de l'archéologie du bâti. France Poulain. Les église de l'Eure à l'épreuve du temps, Étoiles du Patrimoine, pp.213-215, 2015. halshs-01243377

HAL Id: halshs-01243377

<https://shs.hal.science/halshs-01243377>

Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE PIERRE-RONDE (BEAUMESNIL) : L'APPORT DE L'ARCHÉOLOGIE

Frédéric EPAUD

Archéologue, chercheur au CNRS (LAT, CITERES UMR7324)

Spécialiste des charpentes médiévales

La restauration d'une église médiévale accompagnée d'un suivi archéologique permet de comprendre au préalable l'édifice et de mieux cibler ainsi les interventions à réaliser, dans le respect des matériaux et des techniques de mises en œuvre d'origine.

L'église Saint-Cyr-Sainte-Julitte de Pierre Ronde fut le siège d'une ancienne paroisse qui remonte au haut Moyen âge et dont l'origine est liée au défrichement des franges occidentale du vaste massif forestier de Beaumont-le-Roger. Les analyses par C14 des murs primitifs de la nef confirment une datation de 974 (+/- 30 ans), ce qui fait de cette église une construction antérieure à l'an Mil¹⁰⁰. De cette église primitive subsistent les murs Nord et Sud de la nef, constitués de silex appareillés en arête de poisson (opus spicatum), et percés d'étroites baies en calcaire.

À l'époque contemporaine, les parcelles limitrophes du terroir sont reconquises par la forêt, marquant le début du déclin de la paroisse qui se voit rattachée à Beaumesnil en 1845, entraînant de facto l'abandon de son église. Le cimetière est officiellement désaffecté en 1966, puis l'église en 1968. Après la dépose au musée de Bernay de plusieurs statues en bois polychromes des XV^e et XVI^e siècles, l'église est vendue en 1966 par la commune. L'église et son cimetière passent de main en main, sans qu'aucun entretien ne soit jamais entrepris. Le dernier propriétaire privé décède dans les années 1980 à Paris, endetté et sans domicile, laissant l'édifice à une ruine

certaine. En 1992, date de sa reprise en main, l'église est dans un état lamentable : pans de toitures effondrés, charpente mise à nue, clocher en cours d'effondrement, mobilier disparu de même que vitraux, pavés, porte, cuve baptismale...



En 1992, une association est créée et mobilise la commune de Beaumesnil pour racheter l'église et son cimetière pour 5000 francs¹⁰¹. Par le biais d'un bail, l'association devient maître d'œuvre des travaux, libérant ainsi la commune de toute charge. Depuis, l'association entreprend la restauration de l'édifice sur le principe du volontariat avec, tous les ans, des chantiers de jeunes bénévoles, aidés par de nombreux organismes¹⁰² et

101 Grâce à un don de Bernadette Roux, maire

102 Direction régionale des Affaires Culturelles, Direction régionale de la Jeunesse et des Sports, la Sauvegarde de l'Art Français et la Fondation du Patrimoine.

100 voir article N. Wasylyszyn

placés sous la conduite de l'auteur de ces lignes. En 2010, Marc Vampa, député-maire de Beaumesnil, fait un don pour financer les vitraux de l'église.

Tous les chantiers menés depuis vingt ans s'appuient sur une approche d'archéologie du bâti, à savoir une observation attentive de l'édifice, des matériaux et des techniques d'origine utilisées, avec pour objectif de reproduire ces savoir-faire traditionnels lors de la restauration. Pour certaines parties délicates, comme les peintures sur bois ou les murs de la nef qui datent du X^e siècle, un relevé archéologique a été réalisé dans le but de mieux comprendre leurs structures, leur évolution, leurs pathologies et de proposer ainsi un diagnostic sanitaire et des choix de restauration adaptés.

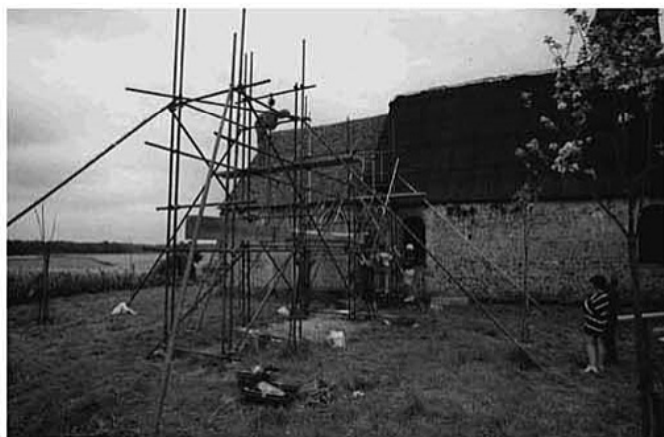
Une charpente ancienne remise en état en changeant le moins de bois possibles

Au début, les chantiers ont consisté à mettre hors d'eau l'édifice (bâches, tôles), à reprendre avec du mortier de chaux les fondations des murs, à défricher le cimetière et à replanter des haies vives et des arbres autour de l'église et le long des chemins limitrophes.

Très vite, les travaux se sont portés sur la reprise du gros œuvre avec l'étalement du clocher, de la charpente du XV^e siècle de la nef et le remplacement de plusieurs grosses poutres maîtresses par des vieux bois identiques en réemploi, également équarris à la doloire, afin que les restaurations ne soient pas visibles avec des bois sciés modernes. Pour la remise en place de deux entrants de 9 m de long, il a été nécessaire de les faire rentrer par le toit en pratiquant une ouverture dans la couverture.

Quant au clocher, il a fallu l'étaier, le soulever de plusieurs dizaines de centimètres avec des crics de batteuse, le redresser dans sa position initiale suite

à son déversement, remplacer ses deux sommiers, retailer les assemblages en sous-œuvre, puis le ré-assoir dans sa position d'origine. Les parties hautes du clocher et de la flèche furent refaites en grande partie, toujours à l'identique et en chêne, suite aux infiltrations d'eau qui les avaient dégradées depuis 40 ans. La croix en fer forgé du XVI^e siècle, rendue par un voisin, a été restaurée et remise à sa place au faite de la flèche.



Une fois l'ossature de la charpente restaurée, les efforts se sont portés sur la réfection du chevronnage et des couvertures en tuiles anciennes du chœur et de la nef. Les tuiles furent déposées, triées puis reposées en réemploi en les complétant avec d'autres tuiles anciennes en les panachant. Leur réemploi était justifié non seulement pour une raison esthétique, mais aussi par souci d'économie et par leur bonne qualité. Leur patine donne ainsi un cachet qui fait souvent défaut aux toitures trop neuves.



La découverte d'essentes en chêne coincées dans des assemblages du clocher, provenant de son couverture d'origine, nous a incités à refaire une couverture identique sur le clocher et sa flèche. Les textes médiévaux et l'archéologie démontrent qu'au Moyen Âge les essentages de bâtiments et des flèches étaient faits exclusivement en chêne et non en châtaignier, comme on le voit pourtant aujourd'hui un peu partout. La production fut donc confiée à l'un des rares artisans en France à produire encore à la main des essentes de chêne fendues au départoir¹⁰³.

Des murs tenus à l'argile.

L'étude archéologique a démontré que les murs médiévaux ainsi que les enduits extérieurs sont composés presque exclusivement d'argile et très peu de chaux. Cet usage d'enduit en argile est très répandu sur les églises du Pays d'Ouche jusqu'à l'époque moderne du fait de leur bonne résistance aux intempéries et aussi de son très faible coût.

Notons l'étonnante longévité de ces enduits d'argile qui datent du XII^e siècle, comme les mortiers primitifs, qui sont encore bien conservés. La restauration des parements de la nef a donc préservé ces enduits tout en les consolidant et en les complétant avec un enduit neuf fait d'argile prélevée localement.



On ne peut donc que regretter de voir les enduits extérieurs anciens de

nombreuses églises refaits systématiquement à la chaux sur toute l'étendue des murs, sans étude archéologique préalable et sans aucune volonté de préserver ceux d'origine alors qu'ils sont parfois bien conservés et vieux de plusieurs siècles. Préserver l'épiderme des églises anciennes n'est pas seulement un choix esthétique, elle est aussi un devoir patrimonial. Le faible coût de leur restauration avec de l'argile devrait suffire à le justifier face à la pratique actuelle qui affecte autant les enduits que les couvertures, voulant faire des églises des bâtiments « neufs ».

Le dernier chantier en date porte sur la voûte lambrissée de la nef du XV^e siècle et ses décors peints sur les poutres et le lambris. Recouvertes au XIX^e siècle par un badigeon blanc et très détériorées par les infiltrations d'eau au XX^e siècle, ces peintures ont été rénovées sous la direction d'une restauratrice professionnelle, révélant nombre de décors polychromes aux motifs floraux et géométriques. Les lambris de la voûte ont été analysés, déposés, restaurés, remontés à leur emplacement d'origine et complétés avec du lambris neuf en chêne patiné. La restauration de l'église devra s'achever d'ici trois à quatre ans, après la rénovation de la voûte lambrissée et des peintures murales du chœur, celles de la nef et la pose d'un pavage. Sa réaffectation en lieu à vocation culturelle pour des expositions temporaires, des concerts ou autre devra sur le long terme garantir sa pérennité et sa sauvegarde par la commune.

Le fait de réaliser les chantiers avec continuité et durabilité, en reprenant les gestes d'autrefois permettent de comprendre comment ils ont été construits et par-là même de mieux restaurer les édifices anciens. Les apports de l'archéologie garantissent une restauration respectueuse du bâti ancien et ce, pour un coût plus réduit.

103 Philippe Jousseume à Saint-Arnoult, Loir-et-Cher